

A photograph of a snowy road with a white van parked on the side, under a bright sun.

Bill Térébenthine

Pas de panique
à
Binic

GFIV éditions

BILL TERE BENTHINE

Pas de panique à Binic

GFIV EDITION

Ça barde à la Barbade

Les banquiers, ce n'est pas ce que vous croyez. La Barbade non plus. Je n'ai jamais eu l'occasion d'approcher de près des conseillers financiers ni de m'exiler dans cette île relativement plate située dans la mer des Caraïbes. Je me contente d'imaginer.

*

La nuit vient de tomber. Une silhouette (deux en comptant le chien) se glisse par le portail entrebâillé et s'engouffre dans la rue déserte. Muni de son attestation téléchargée sur le téléphone, Bill se dirige vers la plage. Les grandes marées sont passées, la mer est loin, perdue dans l'obscurité. On entend à peine les vagues. L'étendue sablonneuse s'étend sous la lumière de la lune. Bill détache le chien, impatient de jouer. Lancer la balle, shooter dedans, courir pour la rattraper. Le jeu a ceci de formidable qu'il immerge instantanément celui qui s'y livre dans l'instant présent. Bill en a besoin, le chien donne l'exemple, tel un gourou dont le mantra serait « Jouons et oublions le reste ! ».

*

- Commencer des romans, ce n'est pas un peu ta spécialité ?
- Si seulement j'en finissais un. Je pourrais voir ce que cela fait d'écrire le mot FIN.
- Peut-être que le truc qui coince, c'est le mot « roman » ?
- Pardon ?
- Je veux dire que ce que tu écris ne correspond peut-être pas exactement à ce qu'on a coutume d'appeler « roman ». Du coup, tu t'arrêtes au bout de quelques pages en te demandant ce que tu es en train de faire.
- C'est possible. Je dirai même *probable*.

*

Ce matin-là, le port était recouvert par la brume. Une ambiance à la Simenon, pensa Bill. Il enclencha dans l'ordinateur un enregistrement public de Bill Evans, *Live in Paris 1972* pour être précis. Il avait toujours préféré la retenue du pianiste à lunettes aux épanchements de Keith Jarrett, à qui une émission radiophonique venait de consacrer une série d'émissions. Différents intervenants étaient venus disserter plus ou moins laborieusement sur le thème de l'improvisation pour conclure que le plaisir procuré par la musique improvisée, lorsque celle-ci décolle dans une sorte de transe extatique, restait en dernière instance indicible.

*

Vieillir est une expérience étrange. Vos parents sont morts. Vous repensez à eux lorsqu'ils avaient l'âge que vous avez maintenant et cela vous paraissait très vieux à l'époque. La vieillesse est très certainement moins excitante que l'adolescence mais elle offre l'occasion d'un basculement de point de vue assez troublant : le fait de commencer à intégrer *pour de bon* l'idée de sa propre finitude.

« Le principal, c'est qu'on vive, non pas dans le présent des informations, mais dans celui de la narration. » Peter Handke

*

Pendant mes insomnies, lorsque je repense à ma vie, je compte désormais en décennies.

*

J'ai à nouveau complètement oublié d'écrire. Il faut croire que ce n'est pas vital. Alors que je n'oublie jamais de dessiner. Cela n'empêche pas de faire un effort de temps en temps. C'est un peu comme un exercice de méditation ou une longue promenade en hiver. Avant, on n'a pas trop envie de s'y mettre ; après, on se dit que cela fait du bien au corps et à l'esprit (à supposer que l'on distingue les deux).

*

Trouvé au milieu de la nuit le vrai titre : *Pas de panique à Binic*.

Et comme je ne dormais pas, j'ai pensé aux raisons pour lesquelles ce titre convenait bien à la situation dans laquelle j'écris ces lignes. Il y a la situation géographique de la petite ville balnéaire bretonne, un lieu moins exotique que l'île préférée des adeptes de l'exil fiscal mais suffisamment à l'écart pour pouvoir s'y sentir protégé des angoisses collectives.

« Pas de panique », c'était le titre d'une émission de radio que j'écoutais avec plaisir quand j'étais au lycée.

Autre révélation durant cette fructueuse insomnie : les notes prises sur le thème de la retraite feront partie du livre.

*

La retraite

J'ai réalisé que j'étais en retraite lorsque j'ai sorti les fiches de cours et les circulaires administratives du carton où elles étaient stockées. J'ai trié les feuilles imprimées d'un seul côté et je les ai conservées pour en faire des brouillons. J'ai déchiré le reste en petits morceaux. Pendant toutes ces activités, j'ai ressenti une douce et agréable jubilation.

*

Il faut vivre comme un retraité lorsqu'on travaille et comme un travailleur lorsqu'on est à la retraite. C'est le genre de phrase qui ne veut pas dire grand-chose mais suffisamment quand même pour signifier que les périodes de la vie découpées selon les catégories de l'Insee et les modes de vie qui sont censés aller avec constituent une grosse arnaque.

*

Lorsque la date officielle de mon soixante-deuxième anniversaire est tombée, je n'ai pas vu une grande différence dans mon quotidien, à part peut-être un énorme sentiment de liberté du genre de celui qu'on doit ressentir lorsqu'on franchit un mur d'enceinte.

*

Il existe un délai entre la date de début de la retraite et sa régularisation officielle auprès des différents organismes privés et publics. Un site en ligne est censé gérer tout cela en un coup de baguette numérique mais dans les faits c'est un peu plus compliqué. Il est vrai qu'un retraité a tout son temps à perdre sur des sites qui ne fonctionnent pas ou encore à écouter la voix d'un robot qui l'informe que tous les conseillers sont en ligne et l'invite à patienter indéfiniment.

*

Je n'ai pas eu de « pot de départ ». Il m'est arrivé de me retrouver coincé dans ce rituel de fin d'année à l'occasion du départ d'un collègue et j'avais souvent pensé que cela ne *pouvait pas* m'arriver (le discours, les cadeaux, le verre de mousseux et tout ça). Au moment où la date est arrivée, je me suis dit que j'allais pouvoir vérifier si cette intuition était prémonitoire. J'avais bon.

*

Avant, j'essayais de profiter au maximum du temps libre que peut offrir le métier d'enseignant. Je prenais un plaisir un peu tordu à le consacrer intégralement à mes activités favorites (dessin, lecture, musique). Maintenant, lorsque je suis installé avec un livre dans une chaise longue ou que je dessine en écoutant les disques que j'aime, le temps qui passe n'est pris nulle part, il n'est volé à personne. Ce n'est rien d'autre que du temps qui passe gratuitement, si l'on peut dire, et je trouve qu'il n'y a rien de mieux.

*

Les boomers parvenus à des postes de pouvoir ont parfois du mal à raccrocher les gants de boxe qui leur ont permis d'accéder à la domination et à l'enrichissement personnel. Certaines caricatures médiatiques illustrent cette tendance qui consiste à refuser de basculer dans la retraite comme si le progrès social et biologique consistait à annuler cette étape de la vie. Moi, au contraire, j'ai commencé très tôt à m'entraîner à l'inactivité et à l'inutilité sociale.

*

Je me baigne avec délice dans ma solitude comme dans une eau à température idéale. Cela va probablement s'atténuer avec le temps alors j'en profite au maximum. Presque chaque matin en buvant mon café je me dis que je n'ai pas à sortir, prendre ma voiture, me rendre dans un établissement

scolaire désolant, voir des collègues dans une salle des professeurs sinistre, me retrouver enfermé dans une pièce avec des ados surexcités, incapables de se concentrer deux minutes, mais qu'il faut quand même occuper comme on peut. Sans parler des réunions qu'on fuit et celles auxquelles on ne peut pas échapper. Cela valait le coup de passer par là pour apprécier à ce point le simple fait de pouvoir rester chez soi à faire ce qu'on aime et rien d'autre.

*

Il convient de ne pas idéaliser cette période dont le nom évoque à la fois le repli d'une armée mesurant le déséquilibre des forces en présence et l'isolement de celui qui, se détournant des affaires du monde, se retire dans un ermitage pour méditer. Comme à chaque époque de la vie, il y a, lors de ce passage, quelques besognes plus ou moins ragoutantes à accomplir et qui doivent être menées jusqu'au bout. Il en est ainsi de l'éradication des vieux démons.

*

La mémoire fonctionne d'une curieuse manière. Elle tend à donner un rôle de premier plan à certains des pires individus que nous avons croisés tandis que la plupart des braves et honnêtes pékins qui se sont contentés de nuire à personne ont été complètement oubliés.

*

J'ai une méthode pour se débarrasser des vieux démons et autres fantômes malfaisants. On dit couramment que le ridicule ne tue pas mais j'ai pu constater que les fantômes ne supportent pas qu'on rie d'eux. Un simple sourire amusé suffit à les faire détalier. Ces personnages qui furent autrefois en position de susciter la crainte sont devenus des bouffons inoffensifs. Ils n'ont pas d'autre choix que de disparaître de la scène des souvenirs sous les tomates et vous n'aurez pas l'occasion de les revoir de sitôt.

*

J'essayais de m'en tenir à l'antique précepte qui incite à profiter de l'instant présent pendant le temps des vacances et au long des week-ends. Mais au milieu de ces plages de détente et de contemplation, je pouvais percevoir en arrière-plan le tic-tac du compte à rebours. Je dois avouer que vers la fin, je calculais de plus en plus souvent le nombre d'années qui me séparaient de la retraite. J'avais beau me dire que me projeter ainsi vers un futur par nature aléatoire était une idiotie contraire à tous les principes énoncés par les vieux sages de toutes les cultures à toutes les époques, à chaque rentrée, je ne pouvais m'empêcher de compter les années qu'il restait à faire. Et 2020 était bien loin. Je n'ai jamais été syndiqué et la seule fois où je me suis mobilisé au point de faire toutes les grève, c'était pour me joindre au combat contre l'allongement de la période de cotisation et le recul de l'âge de la retraite.

*

J'aimerais noter un phénomène curieux qui vient de m'arriver. Je veux parler d'une sensation, quelque chose d'assez indéfinissable que je relie à une image du passé et qui, venant s'actualiser dans le présent, amène deux époques très espacées dans le temps à se superposer dans une sorte d'illumination. Récemment, alors que j'essayais de me détendre en faisant des exercices de méditation, j'ai revécu à plusieurs reprises une scène qui s'est déroulée vers l'âge de 15 ans lors d'une des premières nuits passée hors de la maison familiale. La petite bande d'amis dont je faisais partie s'était retrouvée dans une maison de campagne désertée par les adultes le temps d'un week-end. Le moment dont je me souviens clairement est la nuit blanche que nous avons passée à trois ou quatre assis dans des fauteuils devant la cheminée où brûlait un feu. Cette scène n'a rien d'extraordinaire en soi mais je me souviens très précisément de la sensation de liberté qui accompagnait ce moment. Le sentiment grisant d'être au tout début de l'adolescence et d'avoir sa jeunesse devant soi. Cette émotion précise est venue se superposer sur l'instant présent, associée cette fois-ci à une intuition du temps qui se trouve devant moi et aux journées à venir qui sont celles de la vieillesse.

La canicule qui a régné sur le pays tout le mois d'août a relativement épargné la Bretagne. L'orage d'hier et ses pluies torrentielles a apporté un double soulagement : celui que nous ressentons lorsque cesse la lourdeur menaçante qui précède les orages et celui que nous éprouvons pour la végétation qui n'avait pas reçu une goutte depuis plus d'un mois.

*

Comme à chaque fois, passé l'enthousiasme des débuts, je dois faire un effort pour ne pas oublier de continuer à enrichir le projet, au risque de l'abandonner à peine commencé. Tout va bien, la retraite continue et l'écriture du livre également.

*

Près de vingt-cinq années séparent ma première lecture et mes retrouvailles avec *La Recherche*. Là où je lisais des mots qui me paraissaient former une masse compacte sur la page, je me laisse aujourd'hui bercer par un flux qui m'entraîne à la manière d'un morceau de musique. *Le côté de Guermantes* m'avait paru une lecture tellement glaçante et ennuyeuse que je l'avais abandonnée en cours de route (ce qui m'arrive rarement). Je l'ai repris cet été et je me régale des échanges entre la duchesse et ses invités comme des considérations du narrateur. Ce qui a changé ? Probablement l'écart incommensurable entre les salons de l'aristocratie du début du siècle dernier et le collège de ZEP où je me rendais pour travailler. Une nouveauté : mon esprit, plus disponible, est à même d'appréhender l'ironie dissimulée dans les méandres de la prose proustienne.

*

A certains moments de la journée, l'idée que personne ne peut plus m'obliger à me rendre dans un établissement scolaire pour y jouer le rôle de professeur suscite en moi un violent sentiment d'euphorie.

*

Je plains sincèrement les enseignants qui vont devoir faire la rentrée dans un climat de paranoïa sanitaire frisant l'hystérie collective. D'un autre côté, je ne peux m'empêcher d'éprouver un immense soulagement lorsque j'entends le ministre annoncer des directives absurdes qui ne me concernent plus.

*

J'entends parler de la rentrée littéraire et des ses auteurs. Parmi eux il y a « l'écrivaine Camille Laurens, membre du jury du Prix Goncourt, qui publie *Fille* (Gallimard, 2020), un roman qui explore ce qu'est être "fille" par le langage et les souvenirs ». On pourrait dire que j'explore ce qu'est être « retraité ». Sauf que depuis que je me suis fixé ce thème, j'ai du mal à cerner précisément la différence entre avant et après le fameux *âge pivot*. En dehors du fait que je dispose de plus de temps pour faire ce que j'aime, je constate surtout que je n'ai plus à interrompre mes activités pour sortir, monter dans ma voiture, puis entrer dans une salle de classe pour y accueillir des élèves. Ma grande découverte est peut-être que cela ne fait pas une très grande différence.

*

Vers quatre heures du matin, lorsque je me tiens éveillé, une voix vient parfois me dicter un texte que je me promets de retenir et que j'oublie généralement au matin. Aujourd'hui, il me reste un mot ou deux qui, pris isolément, sans le développement qui les accompagnait lors de la dictée nocturne, ne veulent pas dire grand-chose. « La retraite c'est la vraie vie ». Typiquement le genre d'expression que chacun peut remplir à sa façon selon ses convictions, ses croyances, etc. Pour moi, cela signifie des journées durant lesquelles les choses s'enchaînent sans temps mort, sans ennui, et presque toujours dans un climat d'excitation joueuse qui rappelle les journées infinies de l'enfance.

Je crois aux rituels qui ne fonctionnent que si on y croit, justement (et il n'y a pas moyen de faire semblant). Par exemple, le coup du livre qu'on attrape dans la bibliothèque et dont on lit une ou deux phases prises au hasard. C'est un message qui vous est directement adressé. Le dernier en date vient d'une plaquette de Maurice Blachot intitulée *La Folie du jour* : « Mon enfance a disparu, ma

jeunesse est sur les routes. Il n'importe : ce qui a été, j'en suis heureux, ce qui est me plaît, ce qui vient me convient. »

*

La question de la liberté, si difficile à résoudre lorsqu'il faut gagner sa vie, pourrait trouver un semblant de solution dans cette période mais à certaines conditions : avoir survécu sur le plan spirituel et avoir échappé à la misère matérielle.

*

Il existe une analogie entre la retraite et le confinement. L'idée m'a traversé en pleine nuit. J'ai cherché, avant de me rendormir, quelques éléments de comparaison susceptibles d'étayer cette intuition. Hélas, au réveil il n'en restait plus rien. Je garde l'idée ; j'y reviendrai peut-être un jour.

*

Retraite et confinement : les deux sont réglementés par les autorités. Le salarié qui voudrait arrêter de travailler avant l'âge légal est menacé d'avoir à encourir des pénalités ; le confiné qui s'aventure trop loin de son domicile court le risque de payer une amende s'il rencontre la maréchaussée en chemin. Bien que les deux soient invités fermement à rester chez eux et à ne plus se rendre sur leur lieu de travail, le retraité est libre d'organiser ses journées comme il l'entend alors que le salarié confiné est surveillé via son ordinateur et par le biais des abondantes réunions virtuelles.

*

L'ennui. Cela m'arrive en cette journée grise et je suis surpris d'y prendre goût. Avoir envie de ne rien faire, repousser tous les livres en faveur d'une sieste puis regarder la fin de l'après-midi se dérouler sans ressentir la nécessité de démarrer une activité précise, cela peut s'avérer une expérience assez intense.

*

Le but du jeu ? Je ne le connais pas, mais je doute que ce soit de maintenir le corps en vie le plus longtemps possible pour finir comme des légumes tout juste capables de regarder scintiller un écran.

*

Lorsqu'un enseignant est décapité en sortant de son collège je suis un peu obligé de me souvenir que j'ai été prof pendant près de vingt ans dans un des pires collèges du secteur (il avait eu droit à tous les sigles, ZEP, RAR, REP+, etc.). Je me suis tellement blindé pour me protéger des élèves (plutôt marrants dans l'ensemble), des collègues (assez pénibles) et de l'administration (une bande de zombies capables d'être dangereux) que c'est comme si ces années avaient été vécues par un autre. Si on voyait venir ? Bien sûr. Mais tout le monde s'en foutait tellement que ça aussi, l'émergence d'une barbarie banalisée, c'était un peu comme une hallucination, un truc que tu es le seul à percevoir et dont tu ne peux pas parler avec quelqu'un parce tout le monde a intégré la loi du silence. Je ne fais rien pour retenir ces vagues souvenirs. Il sont déjà repartis au pays de l'oubli. Jusqu'au prochain drame.

*

Maintenant que je n'ai plus à essayer de jouer ce rôle, je peux l'avouer : je n'étais pas du tout fait pour exercer le métier de prof. Le problème, c'est que je n'étais fait pour aucun métier et il me fallait cependant en prendre un pour assurer ma survie et celle de ma famille.

*

Certaines personnes sont faites pour vivre une vie de retraité comme d'autres se réalisent en faisant carrière dans une profession, en multipliant les contacts sociaux et en s'activant du matin au soir. Être invisible, inutile, sans engagement, cette situation me procure une satisfaction sans limite. J'ai l'impression de reprendre où j'en étais avant une assez longue parenthèse.

*

Ranger, jeter, garder

Ce matin, la première chose que j'ai faite après avoir bu une tasse de café, a été de trier mes cahiers de brouillons remplis de notes illisibles qui, pour la plupart, n'ont jamais débouché sur des textes achevés, finalisés, publiés. J'ai pris plaisir à déchirer les pages en petits morceaux. J'ai regardé les morceaux de papier au fond de la poubelle et j'ai refermé sur eux le capot.

Certaines actions sont des préambules nécessaires ; elles baignent dans un climat de mise en route, de départ imminent. Plus précisément, dans ce cas précis, le geste de destruction est à la fois une fin et un commencement, dans un même mouvement.

*

Julien Gracq à propos de ce qui se trouve à l'origine de « l'aventure romanesque » : « Il y faut un certain état de manque, une insatisfaction urgente et radicale. » Je crois remplir ces conditions. Surtout aux alentours de trois heures du matin lorsque je me retourne dans mon lit sans parvenir à me rendormir. Gracq toujours : « Une impression, ou un complexe d'impressions, dont tout reste à faire pour leur donner corps, et qui pourtant vous obsède à la façon d'un souvenir réel - quelque chose d'aussi précis et exigeant qu'un nom oublié à retrouver, mais qui n'aurait jamais existé, et qui sera le livre – est sans doute le combustible qui alimente le moteur romanesque. »

Quel intérêt d'écrire un roman si le narrateur ou le personnage principal voit le monde exactement de la même manière que celui qui tient un journal ou un blog ? Au lieu de décrire un solitaire qui a fuit les responsabilités toute sa vie, s'intéresser à un homme d'action et de pouvoir, occupant toujours la première place, au centre de l'attention.

*

Il faut regarder les choses en face : je ne suis pas fait pour écrire des romans. Ce n'est pas une nécessité pour moi et, de plus, j'ai beaucoup de mal à envisager les choses autrement que de mon point de vue. Forget it.

*

Je vais faire ce que j'ai toujours fait, de la prose qu'on pourrait éventuellement qualifier de « poétique », plus ou moins improvisée - mais pas « automatique » au sens où l'entendaient Breton (je ne peux prétendre me débarrasser de certaines contraintes ni me libérer des protections que j'ai placées entre moi et le monde). Je sais que lorsque je renonce à l'écriture romanesque, les mots se mettent à venir sous le clavier avec une fluidité qui ne trompe pas et surtout, j'y prends du plaisir.

*

A peine les premiers mots posés, elle commence à venir voler dans les airs autour du cahier ouvert ou du clavier de l'ordinateur. Je veux parler de l'idée de la publication. Depuis déjà un certain temps, je l'avais évacuée en me rabattant sur la mise en ligne. Il y a une vingtaine d'années, j'avais envoyé un manuscrit à des éditeurs parisiens et j'avais peu goûté l'expérience. En règle générale, je m'arrange pour ne rien avoir à demander. Je l'ai refait cependant, récemment. J'ai envoyé un texte à une éditrice underground bien connue de ceux qui s'intéressent aux éditrices underground. Pas de réponse. Au bout d'un certain temps, j'ai envoyé un second texte. La réponse est arrivée rapidement, par retour de mail : « N'envoyez plus rien ! ». L'injonction était suivie d'une explication qui amortissait un peu la rudesse de l'ordre : « Je n'ai pas encore eu le temps de lire le premier. » Je ne sais pas pourquoi, mais je n'y ai pas cru. Les mois ont passé confirmant cette intuition. Je me dis que c'était un mensonge assez élégant de la part de cette femme que je n'ai jamais rencontrée mais dont je suis le travail depuis de nombreuses années. Prochain envoi dans vingt ans.

Aujourd'hui, j'ai dessiné la couverture d'un vieux numéro de la revue *Les Inrockuptibles* « spécial Rolling Stones » datant de l'été 94. Déjà à l'époque, on reprochait au groupe de s'accrocher longtemps après que la magie se soit envolée uniquement pour remplir le tiroir-caisse. Ceci est vrai et s'est trouvé largement confirmé depuis mais il faut noter que le journal où on pouvait lire ces lignes a lui-même plongé sans interruption jusqu'à un niveau de médiocrité rarement égalé.

De mon côté, en 94, ma « carrière » d'enseignant commençait pour de bon. Après quelques années de répit en tant que remplaçant peu sollicité, j'allais faire en septembre ma rentrée sur un vrai poste dans un collège « sensible ». Mais c'était les vacances au bord de la mer et je savourais ce numéro illustré par des photographies prises par Dominique Tarlé dans le midi de la France.

J'ai dessiné dans un carnet que je viens de retrouver et dans lequel je faisais des croquis de la maison de vacances où je résidais cet été-là. Ranger, garder.

*

« *Il faut que j'apprenne à achever, à parfaire, à mettre une œuvre au net.* » Novalis

Je me souviens avoir pas mal écrit sur mes souvenirs, jeunesse, métier de prof, etc. Toutes ces notes qui traînent dans des fichiers, je vais les relire et garder ce qui me paraît avoir un intérêt. On peut appeler ceci une résolution au sens d'acte par lequel, après réflexion, on décide volontairement d'accomplir quelque chose (Larousse).

*

De mémoire, quelques vinyles entreposés il y a une trentaine d'années dans la maison de mes parents en Seine et Marne à un moment où j'avais des problèmes d'espace dans un appartement parisien et que je ne reverrai probablement jamais.

Rod Stewart, *Never A Dull Moment*

The Faces, *A Nod is As Good As a Wink*

Creedence Clearwater Revival, *Pendulum*

Creedence Clearwater Revival, *Cosmo's Factory*

Neil Young, *After The Gold Rush*

Neil Young, *Tonight The Night*

Crosby, Stills & Nash

Crosby, Stills, Nash & Young, *Déjà Vu*

Crosby, Stills, Nash & Young, *Four Ways Street*

Family, *Fearless*

Jimi Hendrix, *In the West*

Jimi Hendrix, *Rainbow Bridge*

Johnny Winter And, *Live*

The Who, *Live at Leeds*

Ten Years After, *Ssssh*

Ten Years After, *Watt*

Ten Years After, *A Space in Time*

*

En lisant, en écoutant de la musique

Julien Gracq remarque à un moment, dans *En lisant, en écrivant*, que le romancier, à la différence du poète, ne s'en remet jamais entièrement à la dynamique de l'écriture. Dans ce qu'il écrit, tout compte, tout nourrit et oriente le récit. A l'inverse, j'aime commencer sans projet précis et laisser le soin à l'écriture de m'entraîner là où elle le souhaite en souhaitant, si tout se passe bien, qu'elle mette à jour ce que je voulais dire sans le savoir clairement.

Si on ne se plie pas aux règles romanesques, est-on condamné à tenir un journal ou à rédiger ses mémoires ? On ne peut nier que les souvenirs et les pensées qui nous traversent viennent spontanément se manifester lorsqu'on enclenche le processus. Pourquoi feindre de s'intéresser à autre chose puisque tout nous ramène à notre propre expérience ? On peut mettre en forme dans la langue commune cette aventure singulière et lui donner une résonance susceptible d'éveiller un intérêt chez le lecteur.

*

J'ai été pris d'une sorte de frénésie d'écriture pendant les jours qui ont suivi la date officielle de mon départ en retraite. Je me levais le matin avec des tas de souvenirs qu'un psychiatre pourrait qualifier de traumatiques et je me précipitais sur l'ordinateur pour les noter. Ils étaient souvent liés aux rapports plus ou moins conflictuels avec la hiérarchie, parfois avec des collègues, rarement avec les élèves. J'ai bien fait d'écrire au fur et à mesure les scènes qui m'étaient revenues accompagnées des émotions ressenties sur le moment. Maintenant, je n'y pense plus du tout et je n'ai pas du tout envie de relire ces pages pour le moment. Je préfère avancer sans me retourner.

*

Pendant près de trente ans, j'ai exercé l'activité d'enseignant comme un voyageur disposant de papiers en règle (les diplômes) mais pas complètement au fait des us et coutumes de la corporation : affiliation à un syndicat, accointances avec le pouvoir au niveau national (le plus souvent parti socialiste) ou local (municipalité, réseaux divers), etc. J'ai quitté la fonction sans laisser de trace, excepté, peut-être, dans la mémoire de quelques élèves. Si leurs souvenirs du collègue sont aussi flous que les miens, autant dire qu'il ne reste pas grand chose.

*

Je suis parti comme j'étais venu, sans me faire remarquer, en homme invisible

*

Je soupçonne Proust d'avoir démesurément fait durer le passage consacré à la soirée passée chez Mme de Guermantes dans le but de faire partager au lecteur l'immense soulagement ressenti par le narrateur lorsque la sortie, repoussée pour d'obscures raisons de protocole, peut enfin avoir lieu.

*

En rangeant la bibliothèque, j'ai retrouvé un recueil de « morceaux choisis » d'Hugo. Je l'ai ouvert et je me suis mis à lire un poème des *Contemplations* qui passait en revue différents moments agréables de la vie quotidienne. Tu marches sur un chemin au début du printemps, tu es à table avec des gens que tu aimes, etc. Cela dure ainsi sur plus d'une page, un défilé précis et détaillé qui active chez le lecteur des images précises. Les derniers vers arrivent par surprise. « Puis le vaste profond silence de la mort ! »

*

2020, la pire année de notre existence ? J'ai envie de dire ni meilleure ni pire qu'une autre. A titre strictement individuel, cette année me fut plutôt agréable. Mes proches ne m'avaient pas vu de si

bonne humeur depuis longtemps, paraît-il. D'un point de vue collectif, ce fut surtout un désastre pour les autorités en place dans le monde entier et plus particulièrement pour ceux qui s'agitent sous nos yeux consternés. Je crois qu'il conviendrait de toujours de finir l'année avec la satisfaction d'en être débarrassé comme d'un mauvais souvenir qui nous empêche d'avancer. Les journées se sont écoulées, les instants comme les mois ont passé. Nous n'avons d'autre choix que de laisser filer l'année terminée en n'attendant rien de celle qui vient.

*

Nous avons tendance à attacher une attention particulière aux premières choses que nous avons faites un premier janvier. Cette première matinée de l'année 2021, j'ai terminé la lecture du *Côté de Guermantes*, 482 pages au compteur, roman commencé dans une chaise longue au soleil de juillet et fini juste avant une courte averse de grêle. Dernière phrase : « Vous nous enterreront tous », lancée par le duc de Guermantes impatient de se rendre à un dîner à Swann, malade, qui vient d'annoncer qu'il pouvait mourir d'un moment à l'autre.

*

Il fait quand même assez froid ; mes doigts ont besoin de se réchauffer et je ne vais pas pouvoir écrire beaucoup, je le crains. Comme tout le monde, je cherche des motifs de ne pas me désoler. Il faudrait un sacré coup de théâtre en 2021 pour sauver le show.

*

Dans un poème qui s'appelle *In the Year 2020*, Carver se demande "lequel d'entre nous sera encore là - vieux, ahuri, embrouillé - pour parler des amis disparus". D'après le copyright, le poème a été écrit au milieu des années 80. Finalement, Carver ne figure pas, comme il en émettait le souhait, parmi les survivants et il est probable que de nombreuses personnes auxquelles il pensait au moment où il se projetait quarante ans plus loin ne soient plus là non plus. Le « contexte de réception » en fait l'un des poèmes les plus tristes d'un recueil où les lueurs d'optimisme ou de simple joie de vivre sont relativement rares.

*

Quand j'écoute *Rubber Soul* et spécialement *Drive My Car* qui ouvre le disque, repense à Nathalie. C'était une grande brune, jolie et un peu paumée. Tout ce qu'elle avait avec elle les deux ou trois nuits qu'elle avait passées chez moi, c'était cette K7 des Beatles. Je l'avais mise sans grand enthousiasme. La guerre Stones/Beatles avait fait rage dans mon collège et je connaissais très mal la discographie des Fab Four. J'ai été surpris par le son tranchant de la guitare rythmique et par la stridence du solo. On ne s'est pas bien compris Nathalie et moi et elle rapidement disparu de mon univers mais je lui dois cette découverte assez considérable.

*

C'est le moment des résolutions. Cette année, j'aurais bien aimé me lancer dans une fiction mais je me dis que la réalité met la barre très haut. La concurrence est faussée. C'est ici et maintenant que ça se passe.

*

Debout de bonne heure. Boire deux tasses de café en consultant les réseaux. Maintenant, parfaitement réveillé ou presque, je peux commencer à faire en sorte qu'il reste quelque chose de cette journée d'hiver, la sixième de l'année 2021. Une année qui commence comme une farce hilarante et sinistre. Hilarante comme les couacs à répétition des grands comiques politiques. Sinistre comme la répression qui s'abat sur les jeunes qui veulent s'amuser un peu après une année triste et déprimante. Tout ce qui fait le charme de la jeunesse a disparu pour ne laisser que la solitude, l'ennui et une sourde inquiétude quant à l'avenir. Une révolte de la jeunesse à la manière de celle qui était montrée dans le film *If*, voilà qui pourrait faire un peu swinguer cet univers confiné.

Mal dormi cette nuit. Les images des supporters du président américain (encore pour quelques jours) installés dans le Capitole vues juste avant d'aller me coucher y sont sûrement pour quelque chose. Au matin, les choses ont à peu près repris leur cours normal mais on ne peut pas s'empêcher de penser que les pires catastrophes du siècle dernier ont commencé par ce genre d'évènements qui eux aussi ressemblaient à des pantalonnades et que d'ailleurs beaucoup de contemporains ne prirent pas au sérieux. Le fait que des actions soient menées par des individus stupides ne les rend pas pour autant moins dangereuses.

*

Dans les situations pénibles, ou simplement désagréables, nous adoptons les réflexes de protection que nous avons trouvés lorsque enfants, puis adolescents, nous cherchions une manière de passer le temps le plus agréablement possible à l'abri du monde des adultes. De temps en temps, je prends des nouvelles du monde par l'intermédiaire de gens dont le regard s'accorde au mien comme cette interview de Nathalie Quintane où elle parle de son expérience d'enseignante au collège, là où j'ai passé beaucoup de temps pendant mes années de salarié.

*

Les services de communication ministériels, relayés avec zèle par les journalistes, se sont empressés de confondre lassitude et consentement. La formule magique, celle qui vous donne l'impression d'être minoritaire lorsque vous avez quelques interrogations, c'est d'affirmer que la nouvelle mesure qui vient de tomber est « globalement bien acceptée par la population ». Il faut avancer une preuve. Heureusement, on trouve toujours une personne à filmer dans la rue et qui marmonne « Oh ben s'il faut faire un effort, il faut bien, hein ? ». D'ailleurs, les libertés, il y en avait trop. Les jeunes, surtout, ils faisaient n'importe quoi. Tous des zazous.

*

J'ai été pris ces derniers jours par diverses activités qui ne m'ont pas laissé de temps pour l'écriture. Je réalise à cette occasion que je peux difficilement rester longtemps sans écrire.

*

Je n'y peux rien : je me trouve rarement en accord avec ce que ressent la majorité des sondés. Ainsi, au moment où un éditorialiste du *Monde* annonce que « la France broie du noir », je suis dans l'obligation de constater que ce n'est pas mon cas. Il faut dire que rien ni personne ne pourrait assombrir ces journées magiques pendant lesquelles, grâce à mon statut officiel de retraité, je n'ai rien à faire d'autre que ce que je veux. Mais il y a autre chose que le journaliste ne peut pas conseiller à ses lecteur. Il y a une solution simple pour guérir de la déprime, renouer avec l'insouciance et la joie de vivre. Il suffit de se tenir éloigné des informations et d'éteindre tous les appareils pendant les allocutions officielles (ou d'aller faire un tour si la législation en vigueur le permet). Cette conduite est assez facile à tenir et les effets bénéfiques – y compris sur le système immunitaire - sont immédiats.

*

Je suis un velléitaire. Je commence beaucoup de choses et je les finis rarement. La plupart du temps, après une période plus ou moins courte d'assiduité, je les oublie progressivement jusqu'à ne plus y penser du tout. Ce phénomène se reproduit à chaque fois que j'entreprends un projet. Je me dis que si, cette fois, je vais au bout de ce que je suis en train de faire, à savoir Pas de panique à Binic et que je publie le résultat, peut-être que je sortirai de ce cercle infernal. A vrai dire, je n'ai pas vraiment le choix : c'est ça ou ne plus rien entreprendre en sachant que rien n'aboutira jamais nulle part.

*

J'ai retrouvé dans le disque dur des fragment d'un journal que je tenais quand j'étais prof d'arts plastiques. Je vais garder quelques passages. Ils donnent une idée de l'état où peut se trouver un individu placé dans ce genre de situation pendant une assez longue durée.

*

Journal d'un prof mal noté (extraits)

Lente fin d'hiver

L'image qui surnage après avoir tout oublié des cours de la semaine : un élève black de troisième s'est mis de la gouache blanche sur le visage et je l'entends dire : « Maintenant, je suis blanc. ».

Je me rends à l'heure syndicale parce que cela fait sauter une heure de cours avant la pause déjeuner. Un collègue a rédigé un courrier de protestation à propos d'un projet de voyage scolaire annulé. Tout le monde applaudit à la lecture du texte par l'auteur. Je ne dit rien du style pompeux et ampoulé pour ne pas casser l'enthousiasme.

Certains jours, l'événement le plus remarquable est le trajet en voiture pour me rendre au collège et en revenir. J'apprécie particulièrement ces moments où l'on est seul, au calme, attentif aux phénomènes naturels, la pluie, la luminosité, le vent qui agite les branches sur le bord de la route.

Un élève de sixième s'adresse à un autre en le traitant de « mytho ». Il affirme avec véhémence que, contrairement à ce que l'autre prétend, « on ne peut pas monter sur le toit en passant par les escaliers ». Je demande de quel jeu vidéo il s'agit. L'élève m'explique qu'il ne s'agit pas d'un jeu vidéo mais d'un bâtiment abandonné qui leur sert de terrain d'aventure.

Dans la classe, le calme est rare et précaire. Lorsqu'il s'installe, les élèves s'en étonnent et je m'aperçois que je m'ennuie. A tout prendre, je préfère me trouver au milieu d'un trop plein d'énergie menaçant à tout moment de déborder que dans l'univers immobile et silencieux des bureaux de l'administration qui se trouvent au rez-de-chaussée et où le temps semble passer très lentement.

86 % des élèves du collège sont issus de familles dites « défavorisées », ce qui signifie des familles pauvres, sans emploi, précarisées (beaucoup femmes seules), parfois pas de famille du tout (j'entends souvent parler de familles d'accueil).

Ce matin à la radio, une réalisatrice vient présenter un film documentaire où elle a eu la belle idée de faire se rencontrer les enfants de deux écoles situées dans deux ghettos opposés, l'un situé dans le quartier du Panthéon, l'autre dans celui de Belleville. Elle explique que l'absence de « mixité sociale » la rendait « triste » et qu'elle avait besoin de « faire quelque chose ». On a entendu deux extraits. Un petit garçon de Belleville raconte qu'un garçon de la rue Saint Jacques l'a traité de Ben Laden puis une petite fille du bon collège explique qu'elle a été surprise de découvrir que dans la classe des « différents », il n'y avait qu'une seule blanche.

Aujourd'hui, belle journée ensoleillée et pas trop froide. Dans le jardin, j'ai repensé à C., un collègue qui était arrivé en même temps que moi dans l'établissement et qui a demandé sa mutation pour un collège réputé « tranquille » (traduire : accueillant une majorité d'élèves issus de milieux aisés). Sur le coup, j'ai vécu son départ avec un sentiment de soulagement. Je me suis dit que je n'aurais pas à le voir vieillir en même temps que moi. Mais maintenant que je suis l'un des derniers de cette époque reculée à rester dans les locaux, je réalise que son départ, au lieu d'atténuer le sentiment du passage du temps, a au contraire tendance à l'accentuer.

Entendu Jean-Jacques Lebel à la radio. Il reste actif à 77 ans, assume son passé et ses choix. Il explique que son parcours n'a pas été dicté par une idéologie mais découle d'une « incapacité à se soumettre à l'autorité ». Prendre cette liberté, dit-il, ne va pas de soi ; on vous le fait payer très cher. Il s'agit de survivre aux représailles diverses (sur le terrain de la « carrière », principalement) et de préserver intact ce que nous ne voulions justement pas perdre en faisant allégeance.

Je viens de toucher mon nouvel échelon. Le gag est plaisant : je suis un prof très mal noté et plutôt bien payé (toute proportion gardée s'entend). Carrière à l'ancienneté, donc très lente, mais progression quand même.

Dès qu'on se met à écrire, vient le moment où on se demande si « ça a déjà été fait ». Mon activité d'enseignant peut faire penser à quantité de textes évoquant ce type d'expérience. Que pourrais-je apporter de nouveau ? La question a tourné quelque temps dans mon esprit et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il s'agissait d'un faux problème. Certes, les uns et les autres sont confrontés à la même réalité inamovible : le renforcement par l'école des inégalités liées au milieu social d'origine. Mon regard d'ancien cancre entré dans l'institution par effraction et à reculons, sans vocation particulière, ayant passé l'agrégation pour disposer d'un maximum de temps libre et assurer un peu de confort matériel à sa petite famille, ce regard-là, je ne crois pas le retrouver quelque part.

J'écoute la radio très bas en regardant le feu dans la cheminée. Je ne peux pas entendre distinctement les mots prononcés, seulement une voix féminine qui semble réciter un poème. Je mets le son un peu plus fort. Il s'agit bien d'une poétesse. Elle veut « garder le cap tout en acceptant l'inconnu ». Je baisse à nouveau le son. Demain sera la dernière journée des vacances.

Back to work. Rouler vers la ville où je travaille en écoutant *Maggie May* : certainement le meilleur moment de la matinée. Arriver devant le collège, se garer dans le parking protégé par une clôture, couper la musique, descendre de la voiture, ouvrir la grille du parking qui s'est refermée entre temps et traverser la rue pour entrer dans l'établissement. Salut à distance en direction du petit groupe de fumeurs regroupés devant l'entrée. Rien de plus déprimant, un jour de rentrée, que les discussions entre adultes se racontant leurs premiers déboires avec leurs classes. Seulement deux cours, des élèves de sixième plutôt bien disposés. Je réalise que je ne sais plus capter leur attention, ou qu'ils sont trop loin du sujet que je voulais leur présenter. Je les laisse dessiner des masques africains. J'essaierai peut-être de leur parler de l'influence des arts premiers sur l'art moderne la semaine prochaine.

Cette manière qu'ont certains élèves de venir se faufiler dans la moindre brèche pour vous forcer à instaurer un échange, ou plutôt à reprendre et poursuivre un dialogue en pointillé fait de très brefs moments volés. La concentration et la disponibilité que cela implique, analyser la situation qui surgit en une microseconde, élaborer une réponse en fonction de ce qui a précédé et de l'état où vous vous trouvez. Ces moments sont parfois plus importants, pour ceux qui en ont besoin, que le « cours » proprement dit au sens où l'entendent les inspecteurs pédagogiques régionaux.

Il neige. Le paysage par la fenêtre est très beau. Je rêve de routes coupées, d'établissements hors d'atteinte. Un peu plus tard, j'apprends que les transports scolaires seront supprimés pour la journée de demain. La neige, même en mars, c'est toujours un peu Noël.

Après avoir téléphoné pour annoncer que ma rue était impraticable, je suis retourné sous la couette. Rester au lit, lire Thoreau, s'étirer, rêvasser, alors qu'au même moment je devrais être en train de « faire cours » devant des gamins excités par les batailles de boule de neige. Dehors, c'est le Nebraska. La neige est épaisse sur la rambarde de la terrasse. De violentes bourrasques provoquent des petites avalanches devant la fenêtre. Il fait -3 (température ressentie : -10 selon la météo locale). Irai-je travailler demain ? Je ne crois pas. D'abord, il a neigé toute la journée et la couche est encore épaissie. Ensuite, j'ai vu un mail de la direction où il nous était demandé de ne surtout pas prendre de risques sur les routes. Message reçu.

Fin du long week-end de neige. Passage assez paisible au collège. Ciel splendide sur le chemin du retour, avec des nuages parfaitement dessinés sur un dégradé de bleu. Failli sortir de la route. Pendant que je me concentrais pour reprendre ma trajectoire, je pensais à la situation catastrophique de la terre telle que décrite par les scientifiques et à la beauté intacte de la nature. Terrible situation où la beauté, en retardant le moment d'une prise de conscience, diminue les chances de sauver ce qui peut l'être tant qu'il en est encore temps.

Dans un train en direction de Paris. Le long de la voie ferrée défile une rangée d'arbres dont les branches sans feuilles se dessinent sur fond de ciel nuageux. Des voitures roulent avec les phares allumés, ce qui donne un peu de lumière à un paysage uniformément sombre et gris. Je me demande pourquoi ce spectacle suscite en moi une forme de jubilation. Probablement pour la seule raison que j'y suis attentif (ce n'est pas l'objet de la contemplation qui provoque la joie, mais la contemplation elle-même). Dans un coin abandonné de la gare de Mantes, des wagons rouillés semblent attendre d'être pris en photo.

Plus tard, dans un café près de la gare Saint Lazare, installé à une terrasse abritée du vent et bien chauffée. Le bruit de la rue se mêle aux conversations téléphoniques des voisins. Je déballe les livres que je viens d'acheter : *Felicitad* de Berthet et le *Spinoza* de Misrahi. Je commence à lire des passages du premier, je garde le second pour lorsque je serai rentré en Normandie. En regardant une vidéo sur le web, j'ai vu que Robert Misrahi habitait aussi en bord de Seine, pas très loin de notre maison mais sur l'autre rive.

Retour au collège. Passage à mon casier où je trouve un dessin d'élève. Je regarde le nom et je resitue cette élève discrète de quatrième. Elle a dû y passer du temps et le résultat est assez réussi. Le flottement au sujet de l'intérêt de mon travail (je ne parle même pas du « sens »), que je ressens parfois lorsque de reprends en début de semaine, se dissipe.

Un lotissement commence à pousser de l'autre côté de la nationale. Pour l'instant, il s'agit encore en grande partie de champs transformés en terrain à bâtir sillonnés par des voies goudronnées qui desservent des parcelles non encore construites. On peut voir une petite dizaine de maisons groupées le long d'une petite rue. La plupart sont déjà habitées et la nuit, on peut voir au loin des lumières derrière les fenêtres. Les pavillons ne sont pas tous semblables ; l'architecture peut varier sensiblement selon les constructeurs dont les noms figurent sur des panneaux à chaque entrée. La taille réduite du terrain attribué semble, elle, rigoureusement identique pour chaque parcelle.

Fin mars, les journées ont continué à commencer avec 0° et nous avons refait du feu dans la cheminée. Je ne savais pas si la semaine avait été étonnement paisible ou si je l'avais traversée comme un zombie. Autour, dans le lointain, l'Europe continuait de s'effondrer doucement. Personne ne comprenait ce qui était en train de se passer. Des poèmes inédits de Bukowski trouvés sur la toile m'ont apporté un peu de réconfort.

A 55 ans, suis-je entré dans « la face B de la vie » (selon l'expression de Houellebecq) ? Il était courant, à l'époque où ils existaient, de placer en face B des 45 tours des titres plus faibles afin de mettre en valeur le tube potentiel placé en face A. On connaît cependant quelques exemples dans l'histoire de la musique populaire où la face B a dépassé la face A et s'est imposée contre toute attente dans les hit-parades.

Visite de l'exposition « L'ange du bizarre » au Musée d'Orsay. Vu *Le cauchemar* de Fussli, tableau qui me fascine depuis longtemps. Sur un mur à la fin du parcours, une phrase d'Annie Le Brun dans laquelle elle se demande si nous pouvons encore avoir accès à la forêt intérieure évoquée dans les visions exposées et si ce choix même, qu'elle nomme en citant Hegel « le choix du noir », nous est encore possible.

Printemps brutal

Début des vacances de Pâques. Dimanche chaud et ensoleillé. C'est arrivé d'un coup. Première journée en t shirt. Lecture sur la terrasse avec le soleil qui brûle les cuisses à travers la toile du jean.

« Le nombre de suicides atteint un pic pour les 45-54 ans pour diminuer pour les après 55 ans. » (infosuicide.org)

Lundi matin, je lisais Spinoza sur la terrasse. Mon objectif était de mettre à distance quelques expériences désagréables vécues au travail. Garder les idées claires et le sens des priorités. Que les sociétés humaines aient la capacité de créer des zones mortifères où la vie de l'esprit est absente et que ces lieux soient dévolus à l'éducation des jeunes, ce n'est pas notre problème puisque nous n'y pouvons rien.

Les vacances se terminent. Le froid et les nuages sont revenus. Il y eut de belles journées de jardin ensoleillé, odeur d'herbe coupée, oiseaux blancs volant haut dans l'azur. De belles journées de lecture aussi. Spinoza : ce ne sont pas les choses à l'extérieur qui nous affectent, c'est notre imagination qui nous permet de nous en former une idée et de les percevoir.

Retour au collège. Premier cours, deux élèves se disputent à propos d'un compas volé. Le conflit dégénère en menaces et insultes. J'envoie chercher un surveillant mais le temps qu'il arrive, une bagarre éclate. L'un des deux élèves est un nouveau, ce qui veut dire qu'il a débarqué ici après avoir

été exclu ailleurs. Il est très agressif, très violent. Dès que je l'ai vu dans le couloir, avec son crane rasé, j'ai eu un malaise. Une tête de pensionnaire de maison de correction comme on en voit sur les vieilles photographies. Pas de blessés, tout finit bien pour cette fois.

C'est le week-end, et après, on embraye sur la semaine des jours fériés.

Dans une partie de notre terrain particulièrement en pente poussent des noisetiers. Ces arbres nécessitent un entretien annuel. J'ai passé plusieurs heures à scier des branches en équilibre sur la butte et à arracher le lierre sur les troncs. Outre la satisfaction liée à la libération dans le cerveau d'endorphines, cette activité très physique, en contact rapproché avec la nature, se voit récompensée ultérieurement lors des promenades par la contemplation esthétique des arbres nettoyés et débarrassés de leurs branches mortes.

Enfin le vrai printemps, ciel bleu et pommiers en fleurs. Beaucoup de fleurs sur les branches. Très grosses fleurs. Probablement des fruits en abondance à l'automne. Au collège, l'ambiance est assez bizarre depuis l'inspection commanditée par la direction avec incitation à partir (façon *France Télécoms*).

Cette semaine de mai comprenait deux jours fériés, mercredi et jeudi, pendant lesquels il a fait beau. La reprise du vendredi, ma journée chargée (8 heures de cours) est en trop. Pendant ce temps, je lis dans *Le Monde* que Bruxelles accentue la pression pour que la France fasse des réformes structurelles, dont celle des retraites. L'article rappelle insidieusement que dans d'autres pays, l'âge légal de départ à la retraite est de 67 ans. Pourquoi pas 77 ans, comme pour la lecture de *Tintin* ?

En vieillissant, on s'étonne de se souvenir de gens qu'on a croisés. Ils réapparaissent à certains moments du fond de la mémoire, sans qu'on sache pourquoi. Ils refont toujours le même numéro, rejouent la même petite séquence comme sur de vieille bobine de film. On ne peut pas dire que ce soit intéressant ou enrichissant. On se souvient de phrases anodines qu'ils ont prononcées - anodines en apparence, dirait le spécialiste du décryptage de l'inconscient. Mais il y a tellement de phrases plus importantes à mémoriser que les platitudes énoncées par des semi-inconnus qu'on a presque entièrement oubliés, dont on a s'est effacé et dont on ne sait presque rien, mais qui se pointent comme ça dans votre mémoire sans prévenir. Parfois, on se demande ce que fait le cerveau.

Tout va mieux, sauf la météo qui ne s'arrange pas. Hier, j'ai lu des textes de Tom Regan, puis d'autres consacrés à la défense des animaux, à la supposée supériorité de l'espèce humaine. Un débat qui permet d'éclairer des positions adoptées instinctivement (comme le refus de manger de la viande ou la détestation de la chasse). Aujourd'hui, après une matinée presque tranquille au collège (élèves bruyants mais sympathiques), j'ai bêché le carré de terrain destiné à la plantation des tomates, scié du bois, puis nous avons fait une promenade agréables dans la rue trempée après une grosse averse de grêle.

Il y a des journées où l'on cherche en vain quelque chose à noter. Quatre heures de cours. La première avec une classe infecte. Élèves désagréables, ricanants, entretenant entre eux des rapports agressifs. Dans ce genre d'ambiance, je deviens moi-même cassant et hargneux. Ce qui ne semble pas leur faire beaucoup d'effet. Ils sont habitués à la violence, ils sont dans leur élément. Heureusement, les autres heures se sont bien passées, dans un climat détendu. Un break de deux heures au milieu, seul dans ma salle. J'aime assez ces moments de vide où on se demande ce qu'on fait là et où on peut sentir lentement passer sa vie, dans son absurdité et sa nécessité.

J'ai passé l'après-midi du 18 mai dans des magasins de bricolage et de matériel de jardin pour choisir un modèle de débroussailleuse. Avantage sur la tondeuse : possibilité de laisser pousser tout et de

ne tondre qu'une fois par mois, voire moins. Le temps était toujours frais et couvert. Il devrait le rester tout en devenant pluvieux dans les jours qui viennent.

La tristesse est inséparable du souvenir. C'est en tout cas ce que j'ai lu dans un livre sur Spinoza. Il faudrait s'en tenir aux affects qui se manifestent lorsque nous nous efforçons d'exister dans le moment présent. Autre idée retenue de cette lecture : nos affects ne sont pas causés par des choses extérieures mais par l'image que nous nous faisons de nous. Nous imaginons des affects qui finissent par nous déterminer et c'est à tort que nous en attribuons la cause à des choses extérieures.

Mais le temps maussade, lui, n'est pas le fruit de l'imagination. Le ministre de l'agriculture comprend l'inquiétude des maraîchers. Les températures très basses pour la saison (nous sommes quand même fin mai) et l'excès de pluie nuisent à la pollinisation.

Aujourd'hui, j'apprends que la Cour des comptes s'est penchée sur les nombreuses aberrations de notre système éducatif, pointant au passage le cas des agrégés enseignant en collège qui gagnent plus que leurs collègues certifiés et font moins d'heures de cours. C'est la première fois à ma connaissance que cette situation est ainsi pointée du doigt. Personnellement, j'ai juste essayé de pouvoir satisfaire deux nécessités difficiles à concilier : gagner pas trop mal ma vie et ne pas consacrer trop de temps au travail salarié. Il serait faux de penser qu'il s'agit d'une solution facile.

Écrire est la meilleure solution que je connaisse pour faire en sorte que le quotidien reste une expérience supportable et éventuellement satisfaisante.

L'image de la semaine. Vendredi, en quittant le collège après mon dernier cours, j'arrive en voiture au bout de la rue. Je vois un groupe de cinq ou six filles, des élèves de troisième qui repartent vers leur quartier tout gris appelé sans grande originalité la « Grosse borne ». Au début, je me suis dit que ce n'était pas une vision très joyeuse, même si elles ont l'énergie de leur âge et le rire facile. L'une d'entre elles m'a vu et a prévenu ses amies. Leurs visages se sont illuminés et elles ont souri en faisant des grands gestes auxquels j'ai répondu.

Il faut du temps pour commencer à se représenter le retournement opéré par rapport à la vision réaliste dans le système spinoziste. Nous avons tendance à croire que nous sommes affectés par des choses extérieures, cause de nos affects (il fait froid, ce chef me met la pression...). Sans nier qu'il y ait bien des choses à l'extérieur, Spinoza soutient que nos affects, joie et tristesse, dépendent uniquement de notre façon de nous imaginer dans notre rapport avec l'extérieur et d'imaginer le monde autour de nous. L'origine du basculement dans la tristesse a pour origine, selon Spinoza, l'illusion de manquer de quelque chose, le plus souvent par comparaison avec des images d'autres personnes, la manière dont on les imagine éprouvant de la joie grâce à des choses que nous ne possédons pas. Mais on peut, nous dit l'auteur, reprendre le contrôle de l'imagination pour mettre sa puissance uniquement au service de notre puissance d'être, avec comme boussole, la joie. La manière de s'y prendre, je ne l'ai pas encore complètement assimilée.

S'endormir en écoutant Miles Davis. Lutter contre le sommeil pour faire durer le plaisir.

J'ai choisi comme titre « Journal d'un prof mal noté ». Je n'aurai pas à en chercher un autre. Mon dernier rapport d'inspection est une tuerie. Une de plus. Rien à sauver dans le cours auquel a assisté le petit bonhomme qui ressemblait à Hercule Poirot. Coïncidence : le jour où j'ai lu ce texte venimeux, conçu pour nuire, des élèves de troisième m'ont remis une enveloppe contenant un petit message d'adieu qui, lui, était très élogieux. Certaines évaluations sont-elles plus fiables que d'autres ?

Ce mercredi matin, à la récréation, un collègue de SVT m'a demandé si je pouvais passer à la classe de cinquième la fin d'un DVD consacré à la disparition des abeilles. Je ne pouvais pas refuser. Résultat : j'ai eu une émeute. J'ai essayé de leur dire qu'il était important de sauver les abeilles mais ils m'ont répondu « On le sait déjà », « On est au courant » et surtout « On s'en fout, on veut un autre film ». Je leur ai passé celui qu'ils voulaient voir (*Scary Movie*). De temps en temps, je surgissais devant l'écran pour leur dire au milieu des huées : « N'oubliez pas de sauver les abeilles ! ».

L'été

9 juillet, soleil, ciel bleu, superbe journée pas trop chaude avec une légère brise. Et tout est ainsi, en moi et autour de moi. Chaque journée, depuis trois quatre jours, est *parfaitement réelle*. « Par réalité et par perfection, j'entends la même chose » (Spinoza).

Dure rentrée

Septembre 2013

Avant de me rendre au collège, en prenant mon café, je me souviens de quelques fragments du rêve de cette nuit. J'étais en vacances au bord de la mer. La scène se passait de nuit. J'avais perdu mon sac et je me demandais où je l'avais égaré. Au cours de mon enquête pour le retrouver, je me rendais dans un hôtel désert. Tout le monde devait dormir. Dans une salle violemment éclairée, un homme jouait au ping-pong avec une jeune femme : il s'agissait de Nabokov en personne. Il buvait de temps en temps une gorgée d'alcool dans une flasque en métal. Son nez était rouge et ses pommettes aussi. Il était d'une excellente humeur.

J'ai assisté à la réunion de pré-rentrée. Je me suis laissé pousser un petit bouc pendant les vacances et mon nouveau look a fait son petit effet, principalement sur les femmes. Pendant le soporifique discours du chef d'établissement, j'ai regardé mes collègues assis autour de moi. La jeune prof aux longs cheveux bruns, un peu vieille France, à laquelle je trouvais un certain charme désuet, a grossi. Il y a de la graisse sur ses bras et ses cuisses ont épaissi. Son visage mélancolique est devenu triste et terne. Je n'ai pas osé la regarder longtemps, je la sentais mal à l'aise. Il y avait aussi ce collègue d'histoire qui a gardé sa bouille de gamin blond et joufflu. Lui aussi a pris du bide. La petite prof de lettres classiques assise à côté de moi s'est fait les ongles et a soigné sa tenue. C'est la plus mignonne, dans le style jeune bourgeoise sage. Il y a aussi une belle plante, en robe d'été blanche qui met en valeur ses gros seins. Elle est venue me complimenter sur ma barbiche pendant le « moment autour d'un café » et cette appréciation positive a mis un peu de réconfort dans cette matinée déprimante.

La première semaine est écoulée et c'est comme si rien de spécial ne s'était passé. A une époque, la rentrée de septembre marquait une frontière : il y avait un avant et un après. Cette année, rien de semblable. J'ai repensé à ce prof qui s'est suicidé le jour de la rentrée en laissant une lettre d'explication que les médias ont peu relayée. Il avait 55 ans, comme moi. Il ne supportait plus l'absurdité de l'institution, le cynisme des apparatchiks de l'éducation nationale. Je vais tâcher de ne pas l'oublier. Je penserai à lui lorsque, mentalement, je fais un doigt d'honneur à la hiérarchie et que je me concentre en partant pour prendre le maximum de distance avec ce cirque pitoyable.

Quarantième anniversaire du coup d'état au Chili. 1973, c'est l'année où j'ai commencé à lire *Charlie Hebdo*. Le premier que j'ai acheté devait être le numéro avec une couverture titrée « Chili :

l'ordre règne » et un dessin de Gébé représentant une paire de testicules sanguinolentes au bout d'une pince coupante. Cette junte militaire écrasant le peuple a nourri et justifié une révolte adolescente dirigée contre un père militaire, contre l'armée en général et, finalement, contre toute forme d'autorité. Par la suite, je n'ai jamais trouvé de raison d'atténuer les rejets opérés à l'adolescence. Il n'y a pas eu de réconciliation.

Deuxième semaine, c'est la plongée intégrale dans le grand bain. Passé une journée entière enfermé au collège. A l'heure de la pause, après avoir mangé mes sandwiches et bu un café dans ma salle en écoutant de la musique sur l'ordinateur, j'ai tenté une sortie. Je suis tombé sur trois collègues moroses. Ils avaient perdu l'entrain manifesté au retour des vacances et se défoulaient sans enthousiasme ni drôlerie sur des élèves énervants. Je suis retourné à l'intérieur du bâtiment. Les élèves croisés dans les couloirs peuvent être charmants et souriants, mais en groupe, surtout en fin de journée, ils sont dans un terrible état d'excitation. La dernière heure, j'ai presque renoncé à intervenir pour ramener le calme. J'ai lu un article sur Dylan en essayant de ne pas me laisser distraire par le bruit, les rires nerveux, les cris.

Les élèves sont terriblement agités à deux semaines de la rentrée ; les adultes semblent dépassés et déjà lessivés. J'ai remarqué deux exclusions pour des comportements graves. Tout ceci ne présage rien de bon.

Un mercredi matin plutôt cool. Deux heures de cours sur quatre. Les sixièmes étaient au gymnase pour un tournoi de l'UNSS. J'ai appris que c'était complet pour les groupes scolaires au musée de l'Orangerie où je prévoyais d'emmener des élèves voir l'exposition Frida Kahlo. Eux, ça ne leur manquera pas et ça m'évitera le stress des sorties en groupe dans Paris sous ma responsabilité.

Comme je ne pouvais pas aller à Paris me fournir en livres, je me suis aventuré pendant la pause de midi dans l'espace culturel du supermarché voisin. J'ai parcouru les tables couvertes de livres de la « rentrée littéraire » où rien ne m'a arrêté. Comme je ne voulais pas repartir les mains vides, j'ai continué à fouiller dans les rayons. Les livres étaient rangés sans ordre apparent. Dans le minuscule meuble étiqueté « essais », à côté des best sellers médiatiques attendus, j'ai découvert, comme une anomalie dans ces rayons fadasses, un petit livre que j'avais failli acheter à sa sortie : *Paradigme* de Billeter. J'ai cherché un livre de poésie. A côté des prévisibles classiques scolaires, j'ai trouvé *Ariel* de Sylvia Plath. Je suis ressorti avec un sentiment de satisfaction assez proche de celui que devait éprouver celui qui, ayant passé au tamis la boue d'un cours d'eau, en avait retiré quelques infimes fragments d'or.

Coup de blues. Je viens d'apprendre que je m'étais trompé en calculant mon âge de départ à la retraite. Je croyais pouvoir partir à 60 ans mais en fait, il faudra attendre d'en avoir 62, c'est-à-dire pas avant 2020 - ce qui fait un bail. Merde. Au même moment, des gens sont prisonnier d'un commando de terroristes islamistes qui ont déjà massacré plus de 70 non-musulmans et je m'apitoie sur ma lointaine retraite. Comme chantait l'autre, « c'est la vie, c'est la vie ».

Les élèves très perturbés, les cas psychiatriques, sont souvent des *white trash*. Comme cet élève de cinquième qui termine le cours complètement déchaîné, après avoir passé l'heure à prendre les affaires et à harceler LE bon élève de la classe qui a la malchance, en plus d'avoir des bonnes notes en maths, de s'appeler Poulet. Quand je lui ai annoncé une heure de retenue pour avoir déchiré le cahier du bon élève, il est grimpé sur une table en criant : « Je suis collé, et alors quoi ? ».

Dans une classe de troisième, où des boules de papier volaient dès que j'avais le dos tourné, j'ai mis du temps à comprendre ce qui se passait. Un élève que je menaçait d'exclusion si je le prenait en flagrant délit de jet de projectile me parle de racisme en me listant ceux qui lancent des boules de papier : « un arabe des rues, un portugais et un kurde ». Là, je réalise que la cible des projectiles est

la table où sont regroupés cinq ou six « français » assiégés. A la fin de l'heure, les trois assaillants se lâchent et déversent leur provision de projectiles. Je colle les trois élèves qui sont dans un tel état d'excitation qu'ils ne s'en rendent même pas compte.

La mort de Lou Reed m'a fichu un coup. Je m'étais mis à penser souvent à lui ces derniers temps ; j'avais même réécouté *Berlin*. Lou Reed est entré dans ma vie avec la chanson *Walk On The Wild Side* entendue un soir à la radio sur un petit transistor que j'écoutais à travers l'oreiller après extinction des feux dans le dortoir de l'internat. Je devais être en troisième. J'ai acheté *Transformer* peu de temps après. La pochette nous a intrigués au plus haut point.

Pas écrit depuis au moins une semaine. Attention à ne pas oublier définitivement. Ce dimanche matin, après le passage de quelques nuages de pluie, le soleil éclaire les feuilles qui restent encore accrochées aux branches du platane.

Les insultes racistes qui se banalisent ces derniers temps sont les mêmes que celles que j'entendais à la table familiale (noirs = singes).

11 novembre lugubre, comme il se doit. Lumière de crépuscule au cœur de après-midi. Des fascistes ont perturbé la cérémonie sur les Champs-Élysées. Pas mis un pied dehors.

Encore un voyage en Bretagne pour visiter une maison. Ce voyage s'est avéré usant, physiquement et nerveusement. Les phases d'enthousiasme et d'abattement se succèdent. Ce matin, j'étais d'humeur enjouée avec les élèves. J'avais envie de plaisanter et de rire.

La semaine s'est terminée par une bagarre en classe, un gros type, un dingue, qui a déjà craqué une fois dans mon cours et m'avait agressé à propos d'une heure de colle. Il avait été renvoyé une semaine. Là, il était de retour et, après avoir provoqué les filles de la classe en les insultant, il s'est jeté sur elles et m'a bousculé quand j'ai essayé de le retenir. Si avec ça il n'est pas exclu, c'est que la barre est placée très haut.

Un projet de maison au bord de la mer s'est effondré d'un coup lorsque nous avons appris que le site était celui d'une ancienne décharge géante qui a tourné à plein régime jusqu'en 98 en laissant des sols contaminés pour des décennies (sans parler de la vie marine stérilisée sur tout le secteur).

Le vent a soufflé cette nuit et encore ce matin. Les feuilles éparpillées dans l'herbe ont été balayées pendant la nuit. Un lourd bruit de grondement vient du fleuve qui coule comme dans un film défilant en vitesse accélérée. Plus tard, quand le temps le permettra, j'irai ramasser les branches mortes dans le petit bois.

L'arrêt de travail

Plus tard, je me souviendrai peut-être d'un hiver particulièrement doux, sans neige, sans glace, sans dépression saisonnière ; de longues vacances passées à recevoir des lettres en recommandé avec accusé de réception de mon établissement. Je me souviens avoir pensé, dans les premiers jours qui ont suivi l'événement qui a tout déclenché : « je suis passé de l'autre côté du mur d'enceinte ». J'y suis toujours. J'ai à peine commencé à explorer ce paysage paisible et ouvert.

Il ne me reste presque rien de tout ce temps passé à jouer le rôle de prof de collègue. Je me sens un peu comme lorsqu'on se réveille et qu'il nous reste juste quelques bouts de rêve, quelques images instables qui se dissipent rapidement avant même de sortir du lit et disparaissent définitivement avant d'avoir fini de boire son café.

Pluie. Feuilles accrochées aux branches qui tournent sur elles-mêmes poussées par le vent. Silence qui commence à devenir pesant. Je remets de la musique. Taches de couleur (jaune, orange) surgissant soudain sur le gris du fleuve : ce sont deux canoës qui filent en longeant la rive et disparaissent rapidement. Je me lève de la table et quitte l'ordinateur pour aller chercher du bois et des pommes.

L'amour des rivières est un amour paisible, stable, durable. Il n'a aucune raison de s'interrompre brutalement ou de se changer en haine. La rivière était là longtemps avant que nous fassions sa connaissance et elle le sera encore lorsqu'il ne restera plus aucune trace de notre passage.

L'état d'esprit dans lequel nous nous trouvons au réveil, le bien être ou le malaise du corps et de l'esprit, les pensées agréables ou pénibles qui nous traversent à l'heure du premier café, dépendent étroitement des événements que nous avons vécus durant la nuit et que nous avons oubliés en ouvrant les yeux sur le décor familier de notre chambre. De cet oubli découle la tentation d'attribuer notre état à notre situation présente dans ce monde-ci.

J'ai récemment ressenti cette impression qui porte le nom de « déjà vu » tandis que nous visitons une maison située sur une rue descendant vers la mer. Cet étrange sentiment de familiarité dans un décor qu'on visite pour la première fois peut être dû à des souvenirs de lectures (je pense à Gracq et Modiano pour l'atmosphère de station balnéaire hors saison). Il existe d'autres explications disponibles reposant sur des univers parallèles ou encore des vies antérieures. Et la liste n'est pas close.

Levé à 7 heures ce matin. J'ai apprécié l'odeur du café et la radio dans la cuisine (invité : le ministre de l'éducation). Il y a une séquence entre 8 et 9 heures pendant laquelle le cerveau peut s'avérer particulièrement opérationnel. Aujourd'hui, je devais m'occuper d'une réservation pour un voyage en train, opération qui habituellement me stresse à chaque étape. Cette fois, tout a coulé en douceur, sans tension ni inquiétude. Il serait bon de consacrer cette séquence matinale à l'écriture, d'en faire une habitude, un rituel. Comme dit Joyce Carol Oates : « C'est une discipline, un défi élevé, un sport de haut niveau. »

Avant de m'endormir, comme chaque soir, j'ai lu quelques pages de *L'arc en ciel de la gravité*. Le personnage principal échappait de peu à ses poursuivants en s'envolant à bord d'une montgolfière. Alors qu'il se croyait tiré d'affaire, il voyait surgir au milieu d'un nuage un avion piloté par ses poursuivants. Avec l'aide de son coéquipier, il en venait à bout en lançant des projectiles sur certaines pièces mécaniques de l'appareil. Réveillé au milieu de la nuit et ne trouvant pas le sommeil, j'ai repris le livre. Le passage décrivait une contrée, du côté de l'Asie centrale, où Slothrop (c'est le nom du héros) atterrissait avec son ballon. Dans cette région, les chevaux ont disparu pendant la guerre et on les a remplacés par des vaches qui explosent sur des mines oubliées dans les champs. On y retrouve aussi un espion russe dont les missions sont obscures, y compris pour lui-même. Je me suis endormi en faisant, j'aime à le croire, des rêves fantastiques.

« If a thing can be said, it can be said simply », peut-on lire sur une des cartes des « stratégies obliques » de Brian Eno. Je vais donc parler le plus simplement possible de la bande dorée que forme le soleil matinal sur les arbres dans l'île. Elle forme un contraste très net avec le reste du décor, masse grisâtre aux contours indéfinis. Chaque branche, chaque broussaille, comme gravée au burin dans une plaque de cuivre. A chaque fois que je lève les yeux vers la fenêtre, la bande dorée a gagné du terrain. Dans quelques instants, elle touchera le fleuve.

J'ai commencé la journée en parcourant un texte à la fois sinistre et beau, un peu dans le style de ceux que Debord déclamait en voix off dans ses films. Pollution généralisée par air/terre/mer, contrôle omniprésent, nourriture empoisonnée, soumission aux gadgets technologiques et j'en passe : l'accumulation des motifs de désolation est un thème sans fin. Je partage le constat pessimiste d'un monde étrangement résigné à sa perte et, en même temps, poussé peut-être par un ins-

tinct de survie, je m'arrange le plus souvent pour penser à autre chose. Une fois rentré dans cette maison où les fenêtres donnent sur une nature indemne de toute présence humaine, il est assez aisé d'oublier les problèmes de la société. Quand j'ai envie m'énerver, je m'informe sur la destruction de la planète, sur les méfaits de la dérégulation financière ou la progression ininterrompue des inégalités.

Ce matin, réveillé à cinq heures (je me demande par quoi). J'ai pris un petit déjeuner puis je me suis rendormi en écoutant Kevin Ayers, environné par des rêveries agréables. Maintenant, j'essaie de rejoindre le monde commun autour de moi. Soleil sur le jardin. A la radio j'entends : « Dans le futur, l'enseignant sera un ingénieur pédagogique ». La numérisation du monde, et donc de l'école, est le thème du débat. C'est quoi le problème ? Il s'agirait de « préserver son intériorité » (j'y travaille). Un intervenant proclame que la fascination provient de l'illusion de s'affranchir des contraintes du vieux monde. L'immédiateté, le maintenant est devenu l'axe temporel unique. Adieu le passé, l'Histoire. « Mais alors que devient la culture ? », demande Finkielkraut d'une voix angoissée.

Passer la matinée à lire au lit. Cette simple phrase déclenche inmanquablement en moi un sentiment de plénitude. Hommage aux matins passés à lire le *Journal de Tintin* que ma mère venait de ramener en rentrant des courses. On voit que le goût de la lecture à l'ancienne, qui consiste à se concentrer sur un texte pendant une assez longue durée, découle pour l'essentiel des expériences premières de l'enfance. On peut dans ce cas parler d'une addiction à la lecture dans la mesure où le circuit de la récompense est activé. Le déclin de la lecture à l'ancienne, son côté incongru, ajoute au plaisir que peut procurer ce *vice solitaire*.

Des faits a priori dénués d'intérêt, relevant de la plus grande banalité quotidienne, se mettent à prendre une tournure que nous ne leur connaissions pas sur le moment par le simple fait d'avoir été retranscrits avec des mots.

Ô le goût des dernières promenades dans le jardin au printemps lorsque le temps de la vente de la propriété a sonné ! Les fleurs sont là, le soleil sur les fleurs aussi, et ils le sont pour la dernière fois. Comme si les expériences et les sensations accumulées sur les dix-sept années écoulées se condensaient dans l'esprit, donnant accès, au delà de l'apparence fugitive, aux choses « en soi ». Lorsque la brume matinale se dissipe et que le soleil éclaire le jardin, j'ai l'impression que ce printemps précoce et resplendissant comporte une nuance ironique qui m'est discrètement adressée, au moment où je vais partir loin d'ici pour très probablement ne jamais revenir. J'essaie de fixer des images dans ma mémoire pour plus tard.

Petite séance de tri dans des vieux magazines. Un carton de vieux numéros des *Inrockuptibles* prêt à partir pour la déchetterie. Pour les livres, pas de tri ; j'emmène tout.

Record de chaleur et de pollution. On n'a rien à dire lorsque le ciel est bleu et qu'il y a du soleil partout. Dans cette situation, on prend un livre et on s'installe dans le silence.

Revue de presse du 11/03/2014

Dans les villages morts autour de Fukushima : « *Les hirondelles et les moineaux ont disparu, il n'y a plus de grenouilles, des arbres meurent sans que l'on sache pourquoi* », dit un ancien fonctionnaire de la mairie d'Iitate (6 000 habitants), à 100 km au nord-est de la centrale. Responsable d'une équipe de décontamination, il préfère garder l'anonymat.

« *Les rats et les serpents se sont multipliés. On voit davantage de faucons. Dans les maisons moisis, qui ont souvent été cambriolées, on ne peut plus vivre. Ici, il n'y a plus d'avenir.* » Les san-

gliers, qui se sont souvent accouplés à des cochons abandonnés dans l'exode, ravagent les campagnes, poursuit-il. Se nourrissant de tout ce qu'ils trouvent, ils sont hautement contaminés. »

Disparition mystérieuse d'un avion : « En mer, sur terre et même depuis l'espace : les recherches s'intensifiaient mardi 11 mars pour localiser le Boeing 777 de la Malaysia Airlines qui a mystérieusement disparu depuis plus de trois jours peu après son décollage de Kuala Lumpur.

Les circonstances de la disparition de l'appareil continuaient de nourrir les spéculations, entre les pistes d'une avarie mécanique, d'un suicide du pilote, selon le *Washington Post*, ou encore d'un attentat.

Demain, départ pour un nouveau séjour d'une semaine en Bretagne (visites de maisons, etc.). La seule certitude, c'est que je vivrai là-bas l'année prochaine. J'aime assez ces moments de suspension, cet entre-deux, lorsque le point de chute n'est pas encore connu et qu'on ne sait pas comment les choses évolueront.

J'ai vécu une semaine sans connexion. Comme il y avait du soleil sur la station balnéaire, l'odeur de la mer, des choses agréables à regarder (criques, ports, bateaux, etc.), cela ne m'a jamais manqué. Là-bas, j'ai terminé la lecture de *Télex n°1*. Les coupures de presse y occupent une grande place, on voit apparaître des noms datés comme Twiggy, Merckx et Mao. Sur le plan formel, le livre de Jean-Jacques Schuhl offre également un voyage dans le temps à l'époque des expérimentations modernistes. Le texte revendique la quête d'une prose neutre, anonyme, sorte de *ready made* à base de slogans, de marques, d'extraits de notices et de photos de presse décrites en détail. Le montage de ces fragments porte volontairement les traces de sa production : il s'agit de "rendre visible le parcours, la trame, matériellement". La modernité littéraire sans les lourdeurs théoriques, portée avec une élégante désinvolture, c'était pas mal.

Nous avons fait le déplacement pour aller voter dans la salle municipale du village. Il y avait une seule liste. Le maire a été réélu avec 100 % des voix. Dans la soirée, j'ai regardé un peu les plateaux télé. Les socialistes répétaient sans grande conviction le slogan du jour : « Il s'agit d'un scrutin local ». Les commentateurs parlaient de « la gauche », comme si le mot avait encore un sens.

Ce matin, réveillé à cinq heures en plein milieu d'un rêve bizarre. J'étais plus jeune et, semble-t-il, dans un appartement parisien. Une remarque que m'avait faite une jeune femme m'avait énervé. Je lui ai dit que mon effort d'empathie était mal récompensé et qu'à partir de maintenant c'était chacun pour soi. Puis je me suis mis à chanter le refrain de *Run Through The Jungle* et la jeune femme l'a repris en chœur avec moi. C'est à ce moment que je me suis réveillé.

Indifférence, mais pas avec cette nuance de désespoir généralement associée au désintérêt complet. Si tu n'as aucun « projet », tu es censé te trouver en état de mort clinique. Je n'ai aucun projet et j'en éprouve une grande satisfaction.

L'accumulation de mots vides et d'images sans intérêt a depuis déjà longtemps rendu le tri impossible. Prétendre pouvoir s'en protéger de l'extérieur, en se déconnectant, en établissant des filtres, ou

toute autre stratégie de repli, s'avère rapidement une illusion. Nous faisons partie du rêve. Le simple contact avec d'autres humains soumis aux mêmes radiations médiatiques suffit à vous contaminer. La coupure ne peut s'opérer autrement qu'en tranchant les fils à la racine, à l'intérieur de son esprit.

Tout a commencé à l'école. Vers la cinquième, j'ai trouvé que le monde des adultes, et plus particulièrement celui des enseignants que j'avais sous les yeux, avait tendance à générer un ennui profond. J'ai commencé à élaborer une forme de brouillage des ondes qui me permettait de concentrer mon attention sur des objets dignes d'intérêt comme inventer des jeux, lire des Bob Morane, dessiner des BD, découvrir le rock, ce genre de choses.

L'important, ce n'était pas la révolte contre l'école, le rejet du monde ennuyeux des adultes. L'essentiel, je le comprends maintenant, était tout ce qui avait été rendu possible dans l'espace ainsi libéré. Il s'agissait d'une forme de savoir non homologué développé à l'écart, sans jamais en parler à quiconque, pas même à mes amis les plus proches. Cette discrétion était d'autant plus facile à tenir que les expériences que je poursuivais se situaient hors d'atteinte du langage. Par ailleurs, j'avais déjà l'intuition que le secret, traditionnellement associé aux pratiques qui visent à modifier les représentations collective de la réalité, est une condition de la réussite en ce domaine.

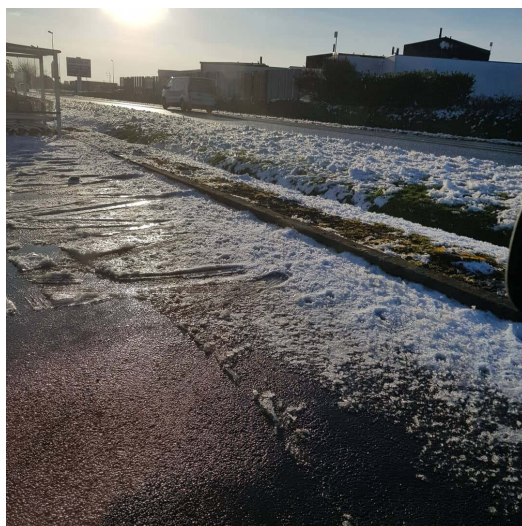
Après cinq mois d'arrêt de travail, je commence à retrouver la trace de souvenirs que j'avais complètement effacés. C'est comme rencontrer par hasard un ami perdu de vue depuis très longtemps, Quelqu'un avec qui on a partagé l'insouciance et les enthousiasmes de la jeunesse. Cet ami, qui m'est assez cher, c'est moi-même. Que m'est-il arrivé entre temps ? Rien de spécial. La normalisation à l'œuvre dans le monde du travail salarié m'avait eu à l'usure. Message optimiste et rassurant : rien, dans le dressage social, n'est irréversible.

Retour au collège, débuts des années 70, je suis en troisième, cheveux longs, *patte d'eph'* et shetland trop court. Je suis interne et la promiscuité permanente me pèse sur les nerfs. J'éprouve le besoin de m'isoler dès que les circonstances le permettent – et elles sont rares. Heureusement, j'ai trouvé un créneau, juste avant la permanence du soir. L'établissement est en partie déserté à cette heure, il ne reste plus que les internes, un ou deux surveillants. J'ai repéré un endroit à l'écart, à côté d'une volée de marches conduisant au réfectoire. Ce recoin, en partie abrité par le mur du préau n'a rien de suspect. Je montre bien que je ne cherche pas à me cacher pour me livrer à une activité répréhensible, comme fumer une cigarette. Je m'assois le dos appuyé contre le mur et, comme par magie, j'oublie instantanément le reste. Je ne rêve pas. A vrai dire, je ne pense à rien. Je ressens l'air qui fraîchit autour de moi, je regarde le bout de pelouse et l'arbre qui se trouve là, les murs du préfabriqué, la clôture grillagée derrière laquelle passe une route et, au-delà, les champs et le petit bois en haut de la colline. Sans parler du ciel, souvent nuageux. Observer ce bout de paysage de campagne à la tombée de la nuit en ne pensant à rien de particulier me libère de l'univers pesant situé derrière moi, de l'autre côté du mur contre lequel je suis appuyé. J'ai trouvé par hasard une formule qui pourra me resservir. Je n'ai jamais oublié ces moments d'évasion hors du temps. Lorsqu'on a pris comme point de repère une expérience comme celle-ci, il ne faut pas s'étonner d'avoir des problèmes de motivation ni de se heurter à la barrière de l'ordre social. C'est la moindre des choses. Qu'est-ce que tu

croyais ? Qu'on allait te laisser tranquillement somnoler dans ton coin, un pied dans le salariat et l'autre à l'extérieur, montrant à tous le mauvais exemple ?

J'ai longtemps vécu avec une sourde inquiétude, celle d'être démasqué. L'inquiétude était infondée. Je participais si peu à la course, je ne menaçais personne. Il me demandaient juste de rester sur le banc de touche et en échange, ils m'accordaient une certaine tranquillité. J'en profitais bien. Il faut avouer qu'on m'a laissé une paix royale pendant de longues années. Jusqu'au moment où ils ont commencé à traquer les types dans mon genre, les infiltrés, les planqués. Leur méthode ? Élever progressivement le degré de soumission exigé en appliquant les principes bien rodés du management. Comme dans un tamis, ceux qui résistaient se retrouvaient ainsi isolés, bien repérés. Là où je travaille, il y a d'abord eu une sorte de résistance collective. Puis nous n'avons plus été que deux. Celui qui essayait d'entraîner les troupes a jeté l'éponge, il a demandé sa mutation. Je me suis retrouvé tout seul. J'ai commencé à me demander s'il ne serait pas plus simple, plus confortable, de m'adapter à la situation, de devenir raisonnable. Et là, j'ai réalisé que j'en étais incapable.

*



GFIV Éditions

Mars 2021

Toutes les publications du GFIV
disponibles sur

gfv.fr